

Théologie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **39 (1906)**

Heft 4

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BULLETIN

THÉOLOGIE

E. DOUMERGUE. — LA GENÈVE CALVINISTE ¹.

LA VILLE, LA MAISON ET LA RUE DE CALVIN, par *E. Doumergue*, professeur à la faculté de théologie de Montauban. Ouvrage orné de la reproduction de 108 estampes anciennes, autographes, etc. et de 125 dessins originaux par H. Armand-Delille. (Sous ce titre l'auteur a réuni ce qu'il a dit de Genève dans le second et le troisième volume de sa monumentale biographie de Jean Calvin ².)

Genève est visitée chaque année par des milliers d'étrangers, dont un bon nombre ne vient pas seulement contempler les beautés naturelles du pays, mais est attiré par les souvenirs de la Réformation. Tout naturellement le touriste cherche des monuments de la grande époque, il s'informe des lieux où se sont déroulés les grands événements enregistrés par l'histoire. De monument commémoratif, point. A part la cathédrale de Saint-Pierre, défigurée par des embellissements et des restaurations au dix-huitième et dix-neuvième siècles, le cocher auquel il s'adresse ne sait rien lui indiquer. Il reste bien encore le collège, remanié lui aussi dans toutes ses parties, et l'église de l'Auditoire, où Calvin a enseigné tous les jours de la semaine, où il a présidé la Compagnie, le Consistoire et les « congrégations » (sorte de conférences destinées aux pasteurs), mais on l'ignore généralement. Le couvent de Rive, celui des Clarisses, les maisons habitées par Calvin, Bèze, Cordier, Viret, Farel ont été démolies, sans que nous en ayons même un dessin. Nulle part des inscriptions commémoratives, pas de guide spécial pour les souvenirs protestants.

Pour peu que le temps soit maussade, que les montagnes de Sa-

¹ Lausanne, Georges Bridel & C^{ie}, éditeurs, 1905. XVIII et 722 p. in-folio.

² *Jean Calvin. Les hommes et les choses de son temps.* — Pour les deux tomes précédents, (*La jeunesse de Calvin*, 1899, et *Les premiers essais*, 1902), voir les notices bibliographiques de M. Emile Jaccard, *Revue de théologie et de philosophie*, 1899, p. 565-570 et 1903, p. 366-371.

voie soient couvertes, qu'il pleuve ou qu'il fasse de la bise, il remportera de Genève un souvenir déplorable et la conviction que la ville, qui se modernise avec hâte, ne mérite point sa réputation.

C'est que l'héritage du seizième siècle est ailleurs, dans la vie intellectuelle intense, dont le foyer est toujours l'ancienne Académie de Calvin. Les événements tragiques ou douloureux de l'histoire de Genève n'ont pas permis à la ville de conserver, comme les autres localités de la Suisse, son cachet historique et archaïque. Plus qu'aucune autre elle a été, dans son aspect, en un perpétuel devenir, ses habitants ont dû courir au plus pressé, sans avoir le temps de songer à l'apparence ; des sujets trop graves les absorbaient, des responsabilités trop lourdes ne leur ont jamais laissé ce loisir bienheureux qui se traduit dans l'épanouissement des arts, dans les décors de l'architecture. Les défenseurs de la Rome protestante, du boulevard de la Réforme ont travaillé à leurs remparts, ils ont donné leurs biens aux pauvres réchappés des persécutions. Ville huguenote, elle l'est restée jusqu'au dix-neuvième siècle. Jamais elle n'a sacrifié à l'apparence, ni au matériel, ni au figuré, preuve en soient les aspérités de notre caractère national.

Et cependant, malgré les évolutions successives de la forme extérieure, dont les deux plus importantes eurent lieu au commencement du dix-huitième siècle par suite de l'augmentation considérable de la population, et en 1848 où l'on détruisit remparts et murailles, il reste encore de nombreux vestiges du passé que les connaisseurs d'histoire archéologique et topographique caressent du regard en passant et font remarquer à leurs amis étonnés de leur ignorance.

Une description de la ville qui fut le théâtre de l'activité de Calvin s'imposait pour différentes raisons.

Genève est la ville de Calvin et Calvin l'homme de Genève. En 1535, Genève avait déjà, il est vrai, un passé glorieux ; ses luttes avec la maison de Savoie avaient développé la vertu civique de ses habitants. En cela elle ressemblait à nombre d'autres villes du moyen âge. A la mort de Calvin, elle n'était plus un bourg héroïque, mais une ville que protégeaient les Etats protestants de l'Europe, un phare de la pensée religieuse. Cette transformation dont les effets demeurent en partie de nos jours, Calvin en fut l'ouvrier. Mais la ville aussi eut sa part d'influence sur le développement du réformateur. Quand la parole prophétique et auto-

ritaire de Farel décidait le jeune homme de vingt-six ans à rester auprès de lui, il était homme d'étude cherchant la tranquillité favorable au travail de la pensée; malgré sa supériorité incontestable, il n'était pas encore entré dans la mêlée, il avait fui la persécution, les responsabilités, il eût voulu fuir celles que Farel plaçait devant lui; quelques années plus tard, c'était le chef reconnu, actif du protestantisme non seulement dans la Suisse romande, mais encore des réformés de France, d'Ecosse, de Hollande et d'Allemagne. Ce changement était l'effet de son séjour et de son activité à Genève, où il dut lutter jusqu'à la fin contre des adversaires puissants. Luttés qui l'épuisèrent tout autant que le travail intellectuel et son rôle dans l'Eglise.

Ce travail s'imposait pour d'autres raisons encore. Nous avons changé la manière d'écrire une biographie. Ce n'est plus la nomenclature stéréotypée des événements communs à toute vie d'homme. La biographie de Pasteur est le type suivi de nos jours dans ce genre littéraire. On place l'individu dans son milieu topographique et social; alors seulement les détails de sa vie deviennent logiques et l'on peut comprendre sa note et sa couleur dans la collectivité d'où il émerge. Une étude semblable est d'autant plus nécessaire que l'époque dont il s'agit est éloignée de nous. Nous procédons en histoire un peu comme les peintres médiévaux qui habillaient les personnages bibliques à la mode de leur temps. Rares sont ceux qui peuvent revivre les temps passés, l'imagination l'emporte presque toujours, on embellit ou l'on déforme, la vérité des faits y perd constamment. Les jugements erronés que l'on porte sur Calvin proviennent de là. Peu d'individualités historiques ont été défigurées au même point par la légende. Et ce n'est pas seulement de son vivant; de nos jours on ne peut citer ce nom sans qu'aussitôt deux partis se forment. Indifférent, il ne l'est à personne. D'un côté, il y a ceux qui le dénigrent systématiquement, lui et son œuvre, sur la foi de calomnies, par ignorance surtout. De l'autre, un petit groupe de savants et d'historiens qui ont lu ses ouvrages, sa correspondance, et pour lesquels la stature de Calvin grandit à mesure qu'ils pénètrent dans ce domaine réservé à la patience et à la bonne volonté. Il était donc nécessaire, pour redresser ces erreurs, pour réfuter ces faux, pour donner une image vraie du réformateur, de décrire le théâtre de son œuvre.

L'auteur s'est courageusement attaqué à ce labeur devant lequel tout Genevois eût reculé. Comme étranger, il était mieux placé

pour le faire. Durant plusieurs séjours, il a fouillé les archives et dépouillé avec une ardeur inlassable les documents de toute nature possédés par les anciennes familles genevoises. On ne les aurait pas montrés au premier venu. Pendant plusieurs années, M. Doumergue s'est comme identifié avec son héros. Il a parcouru la ville et le canton à la suite d'une trace ou d'un léger indice, voyant, examinant, vérifiant les multiples données que son zèle infatigable faisait surgir à chaque instant. S'il y eut des expéditions infructueuses, il en est d'autres qui, j'imagine, lui procurèrent de douces émotions. Ainsi celle qui lui fit découvrir un dimanche après-midi, dans la tour nord de Saint-Pierre, le *carcer*, la prison ecclésiastique, et la cloche des Cordeliers qui sonna le premier sermon protestant de Farel, au couvent de Rive. L'auteur ne s'est pas borné à la topographie et à l'archéologie, il a également poursuivi ses recherches dans les manuscrits de l'époque, registres du Conseil et autres. Tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre et sont au courant des difficultés inhérentes à ces investigations ont été émerveillés de sa patience, de sa puissance de travail, de sa faculté d'assimilation et d'évocation. Son enthousiasme s'est communiqué à une pléiade de collaborateurs partiels. Chacun de ceux que les études du seizième siècle occupent à Genève, a tenu à lui aider dans la mesure du possible. Dans sa préface, M. Doumergue remercie toutes ces bonnes volontés.

Le génie genevois aime l'érudition, les pointes d'aiguille, les fils coupés en quatre et refendus en huit. Je ne crois pas que parmi nos contemporains il se fût trouvé quelqu'un désireux sinon capable d'écrire ce volume. J'ajoute que l'esprit aiguisé des Genevois a trouvé sa pâture dans ce morceau de choix. Les critiques de détail n'ont pas manqué. M. Doumergue accepte les données vraisemblables de la tradition, lors même qu'elles ne peuvent s'étayer sur des faits indubitablement établis par des documents. Il ne saurait en être autrement avec celui qui s'applique avant tout à peindre. A restaurer des fresques, on risque toujours quelque chose. Dans bien des cas, on peut répondre que la preuve du contraire n'est pas non plus faisable. Quoi qu'il en soit, ce volume est comme un immense réservoir où sont venues se déverser toutes les sources, tous les résultats des travaux partiels antérieurs. Tout ce qui était digne d'être retenu a trouvé place dans l'ouvrage. C'est un « compendium » en la matière, où iront puiser les historiens futurs de Calvin et de Genève. Nous devons à M. Dou-

merguez plus que de l'admiration, une grande reconnaissance.

Le volume comprend trois livres : *La ville* de Calvin, *la maison* de Calvin, et *la rue* de Calvin.

Le premier est le plus long, il a 393 pages ; c'est la description de la ville dès les temps les plus anciens et jusqu'à nos jours. L'auteur suppose un voyageur d'autrefois, il le fait pénétrer en ville par la porte de Cornavin, qui vit passer et repasser toutes les grandes figures du seizième siècle. Puis, à mesure qu'il avance avec son hôte, il lui raconte, tel un cicerone, tout ce que les lieux ont vu, tout ce qu'on en sait et tout ce qu'il sait, c'est-à-dire une foule de détails inédits et fort intéressants. Le texte n'y suffit pas, les notes abondent au bas des pages. Le chapitre III : *Les hôtelleries du temps de Calvin*, est un petit chef-d'œuvre. Il nous fait pénétrer dans la vie matérielle des hommes de ce temps. Etranger en apparence à son sujet, il est propre à nous éclairer sur le tempérament de ces rudes batailleurs qui brûlaient les hérétiques et montaient sur le bûcher pour des idées. En voici la conclusion :

» Sans crainte de nous tromper nous pouvons donc conclure : « Les réformateurs Zwingli, Ecolampade, Bullinger, Myconius, — et Calvin, et Farel, et Viret, — mangeaient avec leurs doigts, sans fourchette, tout au plus en s'aidant de leurs couteaux.

» C'est bien, très bien, d'étudier, d'épeler les mots écrits par les secrétaires, à l'écriture difficile, sur le papier jauni des « Registres du Conseil de Genève ». Cela vaut mieux que de se borner à feuilleter les œuvres imprimées, même par les Estienne, les Badius, les Crespin. Mais il n'est pas inutile, certes, d'éclairer de temps en temps vieux in-folios et poudreux cahiers du reflet des grands feux de la cuisine, où tourne la rôtissoire avec ses « ressorts »...., comme les horloges, ou avec certaines « voiles de bois de sapin larges et légères », poussées « au vent de la fumée et de la vapeur du feu ».

» Le seizième siècle mangeait autrement et plus que nous. Il avait dans ses veines un autre sang. Il n'était anémique en rien, ni dans la rue, ni au Conseil, ni dans le cabinet, pas plus quand il tenait sa plume que quand il maniait son épée. Et il pourrait très bien se faire que nos jugements d'anémiques et de neurasthéniques soient si souvent erronés, injustes, uniquement à cause de notre neurasthénie et de notre anémie.

» Le seizième siècle a eu ses luttes, ses rixes, ses violences de plume, et de langue et de mains. Ses sévérités, ses duretés, ses

violences, ses cruautés, même chez les meilleurs, nous choquent et nous révoltent. Et à coup sûr, je ne veux pas nous enlever le droit d'appeler mal le mal. Cependant pour être équitable, il faut tenir compte des tempéraments. Nous ne brûlerions pas Servet : en quoi nous aurions bien raison. Nos pères ont eu grand tort de mettre le feu à ce bûcher. Ils étaient barbares. Nous sommes raffinés et même efféminés.

» Donc, pour être exactement impartiaux dans nos jugements, essayons de bien nous remettre en l'esprit que réformateurs et conseillers de Genève, de la Suisse, en 1553, appartenaient à une civilisation pour qui le manger était plus important que le coucher, qui mettait partout des épices, et qui, ne connaissant la fourchette que comme un objet de luxe, mangeait avec ses doigts.»

Le second livre nous introduit dans la vie intime du réformateur. Les questions traitées ici sont difficiles, elles ne sont pas du ressort de tout le monde, plusieurs n'ont pas encore été résolues : ainsi celle de la valeur relative de l'argent. Les historiens de profession reculent devant ces recherches arides. Des auteurs mal intentionnés nous disent que Calvin gagnait énormément d'argent. Sans avoir définitivement résolu le problème, M. Doumergue nous montre par une série de rapprochements que le traitement de Calvin ne devait pas dépasser 3500 francs de notre monnaie, le logement en plus. Quelles belles preuves du désintéressement de Calvin l'auteur nous donne ! Tous ces faits juxtaposés transforment la physionomie ou plutôt la caricature traditionnelle qu'on a si longtemps voulu faire passer comme authentique.

Je ne crois pas qu'on puisse lire, sans être profondément ému, le chapitre qui traite des *maladies de Calvin*. M. Doumergue a soumis ce qu'on sait à ce sujet au Dr Gautier, un médecin distingué doublé d'un historien de marque. Et nous avons une sorte de consultation posthume qui donne froid dans le dos.

M. Doumergue ajoute : « Un homme bien portant qui aurait fourni avant cinquante-cinq ans un labeur comparable à celui de Calvin mériterait d'être cité au nombre des plus grands travailleurs que l'humanité ait jamais possédés. Mais quand on constate que ce travailleur fut un misérable valétudinaire, qui, à partir du milieu de sa carrière, fut constamment tourmenté par les douleurs les plus pénibles et par les maladies les plus dangereuses, que doit-on penser ? On est stupéfait.

» Et enfin, et surtout, si le corps et l'âme sont inséparables, si

le physique et le moral sont inextricablement entrelacés, ne trouvons-nous pas dans les accès incessants de ces maladies perpétuelles l'explication et presque l'excuse des défauts que l'on reproche le plus à notre réformateur ? — Il fut parfois acerbe, violent, nerveux, énérvé, cassant, colérique ! — Certes. Ce qu'on peut se demander, c'est par quel prodige impossible il ne l'eût pas été. Quand un adversaire plus ou moins fâcheux l'attaquait, quand cette attaque tombait juste à un moment (et il y avait toutes les chances pour qu'il en fût toujours ainsi), où Calvin avait mal à l'estomac, était en proie à la migraine, souffrait de la gravelle, était épuisé par des crachements de sang, est-il bien étonnant que sa langue ait été vive, que sa plume ait été mordante ? et que telle page, écrite entre deux crises de douleurs intolérables, ait manifesté quelque mauvaise humeur ?

» La tourbe des calomniateurs, encore plus inepte si possible que méchante, s'étonne des accès d'impatience de ce corps débilité... Et moi, je m'étonne, au milieu de ces accès, de cet esprit de modération et de conciliation. Trop souvent il perdit la pleine possession de ses nerfs. Combien souvent il posséda son âme par une patience manifestant d'autant plus la grâce divine qu'elle pouvait être moins attribuée à la nature matérielle.

» Et en définitive, de tous ces détails de clinique, de toutes ces questions de rhume, de toux, d'hémorroïdes, de clystères, d'ulcère, de goutte, de coliques, de pierre, de ce corps ridé, émacié, flétri, brisé, avili, une âme se dégage d'autant plus noble par le contraste, plus apitoyante par sa souffrance, plus étonnante par son labeur. Il me semble que ce qui souille son corps précisément purifie son âme, comme le feu qui noircit le bois et donne à l'or, qu'il réduit en fusion, tout son éclat vainqueur.

» Et c'était bien un morceau de cet or céleste, destiné à briller au milieu des pierreries mystiques de la Jérusalem entrevue par le voyant, que dans le creuset d'une épreuve incomparable, le souverain fondeur dégageait de la gangue repoussante, pour le service de son Eglise et pour son honneur à lui : Deo gloria ! »

Les chapitres qui traitent des attrait personnels du réformateur nous introduisent dans un domaine jusqu'ici peu connu.

Enfin, dans la dernière partie : *la rue de Calvin*, nous vivons dans la société cosmopolite qui petit à petit s'était formée autour du maître vénéré, attirée par l'ascendant de son esprit, le charme indéniable de sa personne, peuplant la ville, le collègue et l'aca-

démie de l'élite intellectuelle de l'Europe. Là encore nous marchons de découverte en découverte. Nous voyons en Calvin un libéral avant la lettre, faisant à lui seul minorité à l'opinion intransigeante de la Compagnie sur les spectacles populaires. Nous assistons aux douloureuses difficultés que lui suscitent sa famille et la foule d'aventuriers qui gravitent si volontiers autour des hommes actifs et connus. Nous le suivons dans ce laboratoire intellectuel qui fournissait à l'Europe entière une nourriture spirituelle, grâce à ces secrétaires écrivant sous dictée ses innombrables missives pour tous pays, et aux savants comme Budé recueillant humblement les leçons du professeur. Des moulins à papier sur le Rhône et des imprimeries dirigées par des érudits dans le quartier de Rive, toutes industries nouvelles dans le pays, répandaient ces œuvres au loin.

De même que dans les volumes précédents, M. Doumergue a fait suivre son exposé d'un certain nombre d'appendices en connexion avec le corps du livre. Nous signalons au lecteur celui sur la métairie d'Antoine Calvin : il y donne des aperçus amusants de la vie intime de son héros.

Une question se pose avec insistance à notre esprit. Ce livre sera-t-il lu ? ne se contentera-t-on pas d'en feuilleter les pages pour les intéressantes gravures. Le style de M. Doumergue se prête admirablement à la lecture à haute voix ; combien de personnes le feront-elles ? Nous pouvons leur assurer bien des heures agréables, sans oser espérer, vu la grosseur du volume, qu'elles suivent notre conseil. Le public auquel il s'adresse est restreint. Ne vaudrait-il pas la peine, en vue du jubilé de 1909, de faire un résumé de cette monumentale biographie, dans laquelle on tiendrait compte de tous les points nouveaux acquis à l'histoire ? M. A. Bossert vient de publier un travail sur Calvin, paru dans la collection des *Grands écrivains français*. Il faut maintenant un livre populaire, bon marché et attrayant. Tant que cette réduction n'aura pas été faite, le peuple chez lequel les légendes et les mauvaises réputations persistent avec ténacité, ne verra dans Calvin qu'un sombre et intolérant fanatique, un émule des Loyola et des Torquémada.

H. DENKINGER-ROD.